frédéric
ciriez

calles

mélo

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Des néons sous la mer, *Verticales, 2008 ; Folio nº 5090, 2010*

Extrait de la publication

mélo

Extrait de la publication

Extrait de la publication

frédéric ciriez

mélo

verticales

Extrait de la publication

© Éditions Gallimard, janvier 2013.

Extrait de la publication

Aux membres réels et imaginaires
de la Société des Ambianceurs
et des Personnes élégantes

Extrait de la publication

I

Transfixion

Extrait de la publication

La Xantia blanche repose devant la fourrière de Saint-Ouen (93400), au crépuscule. Un ticket de caisse sur le siège passager déclare 14 € 90 et 20 h 34, l'horaire d'achat du couteau de cuisine planté dans le cœur du conducteur. Sa tête ploie vers les genoux et constitue l'image fœtale d'un homme jeune aux cheveux châtains crantés, en boucle sur lui-même, qui semble téter le manche du couteau. Le couteau : il gît dans le cœur et rien ne sera jamais aussi dur en lui et rien d'ailleurs n'a jamais eu autant de consistance que cette lame d'acier enfouie dans les soies cardiaques. Des lèvres de chair sont crispées sur l'arme de gala, ruisselantes et passives. (Au loin, la ville est nerveuse – c'est samedi soir sur les trottoirs, le printemps gicle.) Pour l'heure, le mort attend qu'on vienne le prendre dans la rue déserte couleur de terre cuite, comme un enfant à la sortie de l'école qui aurait renoncé à pleurer sa mère. Au-dessus de lui, le ciel inhale la fumée blanche qui s'échappe verticalement de l'incinérateur du Syctom (Syndicat intercommunal de traitement des ordures ménagères), dont l'entrée est située plus bas dans la rue, au numéro 22.

Extrait de la publication

Les barbelés frisottent au sommet du mur de parpaings sommairement cimentés qui longent la fourrière. Derrière, c'est Paris. Au-delà du magasin Conforama Saint-Ouen, le pays où la vie est moins chère, s'aperçoivent à l'horizon les mamelons illuminés du Sacré-Cœur, sur la face nord de la colline de Montmartre. Devant, marquant la fin de la zone industrielle, c'est un bras de la Seine, qui ce soir charrie la rouille du ciel, également réfléchie par le verre-miroir des immeubles de bureaux, sur l'autre rive. La Xantia est garée entre un fourgon abandonné et une berline Skoda 800 € à débattre. De l'autre côté de la rue, derrière le mur d'enceinte, sont enfermés quelque trois cents véhicules illégaux. Six caméras de surveillance veillent sur eux et enregistrent seconde après seconde leur non-existence, tandis que les rétroviseurs des voitures prisonnières réfléchissent des fragments de natures mortes automobiles – calandre figée dans le miroir d'un pare-soleil, plaque d'immatriculation objectivée dans le néant d'une glace, phare éteint et comme allumé par la lumière crépusculaire. Une fine pellicule de poussière embaume cette communauté inerte. Dans l'enceinte protégée, on ne trouve à cette heure aucun enfant d'Europe de l'Est en train de désosser une Mercedes de cadre supérieur ou de sniffer des solvants. Seulement les dernières vagues de chaleur de la journée qui font onduler les chromes et les silhouettes des habitacles en état d'arrestation.

La poche droite de la veste du mort s'illumine soudain, émettant le bruit sourd d'une tondeuse à cheveux électrique.

Extrait de la publication

L'écran du téléphone portable, submergé par une émotion de cristaux liquides verdâtres, livre un SMS de circonstance : TU SORS CE SOIR ? Puis le cœur artificiel Samsung, posé comme un appendice sur l'aine, s'éteint brutalement, abandonnant son propriétaire au silence de la rue. Le mort a les yeux baissés sur son abdomen. Les meurtrières de ses paupières imparfaitement closes laissent passer deux traits de lumière bleue. La nuque est tendue. Les derniers rayons du jour déjeunent sur ses cheveux. Le menton touche la jonction des clavicules. Le visage, effondré sur le torse, est jovial, frais. Les lèvres entrouvertes, blanchies de salive séchée à leurs commissures, baisent le manche noir du couteau, orné de trois rivets d'acier. Le cadavre, trapu et de taille moyenne, a la trentaine finissante. Il porte sous la ceinture de sécurité un costume clair, une chemise blanche et des chaussures de ville noires dont l'une est posée, peut-être par délassement, sur la pédale d'embrayage.

La cheminée de l'incinérateur s'élève dans le ciel rouillé. Les trois tubes qui la constituent figurent un fusil à triple canon d'une centaine de mètres de hauteur qui évacue sans discontinuité professionnelle la vapeur d'eau des matières brûlées. Les bouillons blancs s'échappent massivement des orifices béants et filent verticalement dans l'absence d'air. Des lumières de sécurité rougeâtres ornent l'organe industriel de rubis immatériels, purs dans le ciel vide couleur de corrosion. Quelques camions-bennes pénètrent encore l'enceinte de l'usine pour venir vider une dernière fois avant la nuit. Les contrôleurs d'astreinte regardent

Extrait de la publication

passivement les moniteurs de surveillance qui diffusent sans fin la bande-annonce de la réalité.

En 1884, le préfet Eugène Poubelle impose aux Parisiens l'usage de la « poubelle ». En 1896 est créée la première usine d'incinération de Saint-Ouen. La cheminée fume à deux pas de la rue où réside le mort dans son sarcophage au nom de vague divinité égyptienne, Xantia. La matière se consume. La valorisation énergétique se traduit en production de vapeur d'eau pour le chauffage et l'électricité domestique francilienne (à quelques pâtés de maisons de l'incinérateur, l'instinct fuse, le petit peuple titube d'alcool, de pulsions verbales et sexuelles moites). Il y a une heure à peine, le disque rouge brique du soleil semblait un sphincter à vif ou un projecteur géant. L'incinération ignore les dimanches et les jours fériés (saint Ouen est le patron des rôtisseurs). L'actuel centre de valorisation énergétique du Syctom, dont la proximité phonétique avec le terme générique télévisuel sitcom s'avère remarquable, a été créé en 1990.

Extrait de la publication

Les pneumatiques des chaises roulantes engagées sur la route menant au centre de rééducation et de réadaptation fonctionnelle de Kerpape, à quelques kilomètres de la ville atlantique de Lorient, tournent en silence sur eux-mêmes. Les bras musclés qui les propulsent ont l'envergure d'oiseaux de mer se déployant à un rythme régulier, par bancs dessinant des vagues de V géants. Les mains des pilotes, souvent des victimes de la route, sont chaussées de mitaines blanches ou noires évoquant le style racé des conducteurs de cabriolets, hommes ou femmes, au-dessus des corniches du littoral azuréen, au mitan du XXe siècle. Mêlées aux véhicules ordinaires, les chaises aux chromes intacts glissent vers l'établissement, édifié en bord de mer. Ce soir, les pins maritimes aux branches étagées comme des maisons japonaises saluent avec une majesté sereine l'eau qui les borde. La mer mousse doucement sur le rivage de sable. Les étoiles du ciel sont encore invisibles à cette heure du jour et attendront quelques heures pour se métamorphoser en clous scintillants sur l'Atlantique devenu noir comme la nuit, seulement ourlé d'une écume

fantomatique. C'est le crépuscule. La mer semble une bière bleue. Les handicapés rentrent au centre comme des marins au port.

La voiture baigne dans la lumière rouge écorché du crépuscule, le long d'une rue du quartier dit des Docks. (La séquence de politique publique « Horizon 2025 » prévoit la réhabilitation intégrale de la zone : dix mille nouveaux habitants, des tours locatives en bord de Seine, un centre marchand d'envergure européenne, une mixité sociale brevetée et statistiquement constatée, une cité scolaire au nom de gloire de la chanson française, des maquettes d'architectes exposées dans un espace dédié à la mairie de Saint-Ouen, une agence de communication proposant des renseignements sur une hot line assurée par des opérateurs à la voix vaguement mécanique diplômés de troisième cycle en sciences politiques, le long et pénible écheveau de toute la structure sociale enfouie dans le tissu urbain comme un couteau dans le cœur.) Mais à présent, la dernière demeure du trépassé est un mobil-home blanc de marque Citroën baptisé Xantia (elle porte un nom de déesse de la route mais c'est une femme d'occasion, une deuxième main – les femmes te tueront) qui s'est blotti contre le sein barbelé de la fourrière. Ne manque que l'affiche d'un spectacle sans

spectateurs, le spectacle absolu (peut-être la réminiscence d'une illustration du dessinateur belge Guy Peellaert dans la salle de bains du mort : une affiche des Supremes magnifiant les trois chanteuses noires de la Motown vêtues de fuchsia, d'une rivière de perles et d'un sourire diamantin, au-dessus d'une berline à l'abandon).

L'intermittence du spectacle est la seule question philosophique qui vaille.

Avec celle du suicide.

Extrait de la publication

Le funérarium de Lorient, département 56, sous-préfecture du Morbihan, petite mer en langue bretonne, se dresse à la sortie de la ville, longée par une route à quatre voies aux flots automobiles multicolores sous le ciel gris cendre. (Lorient, L'Orient, Laure riant : aisées sont les variations sur le nom de la ville qui n'a d'oriental que son passé de comptoir des Indes et le soleil atlantique capable parfois de fondre aux beaux jours comme l'or ou le bronze sur son architecture cubique de béton 50's, séquelle de la Seconde Guerre mondiale, la figeant dans une fiction urbaine lente et morbide, dépressive). Il s'agit d'un complexe distribué en étoile, gris cendre lui aussi, comme si le bâtiment tenait à s'accorder au ton flanelle de son activité. Le jour, la fumée laiteuse de l'incinérateur se confond avec le ciel, et finalement nul ne sait que des cadavres se consument comme du bois dans l'âtre d'une cheminée, avant de partir en vapeur d'eau par les conduits d'évacuation. La nuit, sous l'éclairage municipal, la fumée s'affirme davantage comme un trait vertical blanchâtre fécondant les ténèbres de toujours plus de disparitions (et si la couleur existentielle

Extrait de la publication

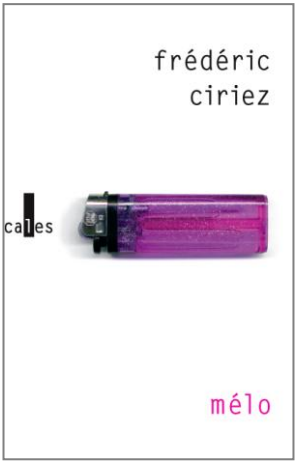
de la vie humaine dans le Morbihan ainsi qu'en Occident est bien le gris, le gris et rien d'autre, la mort qui copule avec la nuit porte donc du blanc, et nous sommes là bien loin des couleurs de l'espérance, qui se traduisent en ce début de millénaire, dans des zones habitées en voie de déchristianisation douloureuse, en guirlandes électriques exhibées comme les derniers organes religieux non plus sur le sapin du salon mais à l'extérieur même des maisons, sur le granit froid des façades, et qui se mettent à clignoter, dès le soir venu, pendant les fêtes de Noël, sur la pierre grelottante).

C'est le crépuscule. Un crépuscule gris cendre. La bouche de l'incinérateur exhale son plaisir atone. (Mais la véritable étrangeté de la ville réside dans ses gènes celtes, comme une scorie dans l'assimilation française et la vocation militaire de la cité, qui abrite aujourd'hui un arsenal et une base sous-marine, vestige réhabilité de l'occupation nazie ; au mois d'août, le festival interceltique triomphe dans les rues, rassemblant les celtes réels et imaginaires du monde entier, et aussi les filles de la ville qui, comme le dit l'hymne local, « sont comme les homards / elles portent toutes des rubans rouges et noirs ».) C'est le crépuscule.

Extrait de la publication

À la mémoire de Ludo

Vifs remerciements à cinq élégants :
Charles (Lopcy),
Jean-Louis Samba,
Jessie Bi,
Justin-Daniel Gandoulou,
Papshay-Kol



Mélo
Frédéric Ciriez

Cette édition électronique du livre
Mélo de Frédéric Ciriez
a été réalisée le 21 décembre 2012
par les Éditions Verticales.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070139798 - Numéro d'édition : 248702).
Code Sodis : N54407 - ISBN : 9782072482564
Numéro d'édition : 248704.

Extrait de la publication